

série d'interprétations d'une minutie incroyable, d'une facture, d'une composition, d'un sentiment profonds et singuliers, que nous verrons en novembre à la galerie Le Barc de Bontteville, et qui révéleront une âme neuve, un talent réel et une nature inconnue des Parisiens. Quand verront-ils aussi des tableaux de Xavier Mellery ?

CAMILLE MAUCLAIR.

## MUSIQUE

De belles promesses ont précédé l'ouverture de cette saison musicale : les concerts projetés à l'Opéra vont avoir lieu, et ces séances du dimanche seront exclusivement consacrées aux jeunes musiciens. M. Paul Vidal dirigera *lui-même* leurs œuvres!...

M. Colonne a devancé les réalisations officielles. Voulant, dès le premier concert, affirmer son désir d'offrir à ses abonnés de la musique nouvelle, il a inscrit au programme du 13 octobre le *Prélude à « l'Après-midi d'un Faune »*, composé sur le poème de M. Stéphane Mallarmé par M. Claude Debussy. Le choix est des plus heureux, car le nom de ce très sûr artiste ne figurait sur aucune des listes communiquées par la direction de l'Opéra.

M. Debussy a encouru le reproche d'être « trop original » lorsque, pour la première fois, le *Prélude* fut donné salle d'Harcourt par la Société Nationale en décembre 1894. Certes, la critique n'inflige pas souvent un tel blâme. On y verrait une louange implicite.

La vérité nous paraît que le musicien, s'il n'est pas exactement doué d'une inspiration abondante, sait à merveille les ressources de son art, et que le *Prélude à « l'Après-midi d'un Faune »* est un tableau symphonique plein d'imprévus. Le charme qui s'en dégage est réellement grand, et l'on a un plaisir rare à suivre cette description où, dans le développement d'un motif, des fragments incidents surgissent, qui animent la scène de la plus heureuse manière. Et le lien est étroit qui unit la composition de M. Debussy au magnifique poème de M. Stéphane Mallarmé.

Est-il bien utile de qualifier l'*Ouverture de Phèdre* de M. Massenet? On retrouve là, entier, le procédé de ce musicien, — et l'orchestre de M. Colonne a joué cette ouverture avec toute la passion convenable.

Mme B. Marx Goldschmidt s'est fait entendre dans un *Concerto en ut mineur* pour piano (un peu long, avec de jolies phrases dans l'*andante*) de M. C. Saint-Saëns; une mélodie russe (le *Rossignol*) de Liszt; qui n'offre plus d'intérêt, et un *Presto* de Scarlatti qui est le comble du banal. Pourquoi donc les

pianistes choisissent-ils avec si peu d'adresse ? Il y a des pièces de clavecin de Rameau, et j'oserai recommander quelques sonates classiques qu'on entendrait avec délices au Concert. Mme B. Marx a des qualités de souplesse, et les nuances précieuses de son jeu en font vraiment une aimable artiste.

Dans la *Symphonie espagnole* de Lalo, et un *Caprice* d'Ernest Guiraud, propres surtout à mettre en relief sa virtuosité, M. Sarasate a remporté un des plus beaux succès qu'on puisse voir. La salle entière trépignait et redemandait le violoniste, qui a bien voulu jouer, « en supplément », une danse espagnole d'une clownerie peu divertissante. M. Sarasate exécute, de plus en plus, à la façon des tziganes. Il est permis — même en applaudissant à ses tours de force — de regretter la sobriété d'un tel artiste que, par exemple, Isaïe.

Belle exécution de la *Symphonie en ut majeur* de Beethoven — un tout petit peu vite peut-être, — et parfaite interprétation de la première partie de *Roméo et Juliette*, la symphonie de Berlioz.

## §

Les *Débats* du 12 octobre contiennent une « Revue musicale » de M. E. Reyer qu'il fallait lire. Le maître analyse avec une piquante ironie la *Navarraise* de M. Massenet.

## §

M. Gustave Robert vient de publier *La Musique à Paris, 1894-1895*, recueil de critiques parues au cours de cette saison dans la *Revue Illustrée*. L'auteur y a joint « un certain nombre d'idées générales » qu'il propose au jugement des « personnes compétentes », et les programmes des concerts d'orchestre dont nul ne consultera la liste utile sans un souvenir reconnaissant à l'adresse de celui qui eut la patience de la dresser.

M. G. Robert prie modestement que l'on « considère avec toute l'indulgence que réclament de simples articles » les « quelques fragments » qu'il publie aujourd'hui en volume. Nous y acquiesçons volontiers et retenons pourtant un « Portrait comparé de Schumann et de Berlioz », — à propos de l'audition simultanée aux concerts Colonne et chez d'Harcourt du *Faust* et de la *Damnation*, — qu'il est du plus grand intérêt de lire. On peut remarquer la méthode sûre de M. G. Robert dans l'analyse fidèle et savante qu'il a faite de l'*Archet* de Gabriel Fabre. Mais cette précision fait défaut dans une étude, qu'on aurait souhaitée plus développée, sur le « procédé descriptif en musique ».

L'auteur aborde le sujet nettement. Il montre une clarté et un ordre parfait dans l'exposé des idées principales qui seront la base de sa thèse. On s'attend à une démonstration sévère et d'une logique pressante, mais le critique s'échappe soudain.

Il accepte (ailleurs dans le volume) que, dans le prélude du *Rheingold*, « une seule chose est proposée en description : le Rhin sous le soleil naissant ! » (page 77) et, désignant cet exemple pour appuyer ses recherches sur le « procédé des-

criptif en musique », il fait cette distinction peu subtile : Wagner « n'a point décrit ce phénomène matériel ; mais il a traduit musicalement l'interprétation que nous en faisons. » Et sur cette remarque M. G. Robert se dérobe et prive le lecteur de la preuve qu'il pouvait en attendre, car la longue digression qui suit n'en saurait tenir lieu.

Dans une Lettre-Préface, M. G. Robert a examiné consciencieusement, en lui prêtant même quelque modération, l'article de M. Mortier sur *La Musique et les Dilettantes*, et il a bien voulu hacher férocement, mais avec courtoisie, la réfutation que j'en avais tentée. Ici, je regrette bien sincèrement que M. Gustave Robert n'ait point apporté sa part de lumière dans ce débat où il est intervenu seulement pour constater mes erreurs et appuyer les théories que j'ai combattues. Voici un parfait exemple du « relatif ».

Je tiens à assurer M. G. Robert de mon estime pour son livre et j'en recommande vivement la lecture aux assidus des Concerts.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

---

## LES LIVRES

---

**Mémoires d'un Jeune Homme**, par HENRY BAUER (Charpentier). — M. Henry Bauer est, dans notre chère, et si estimable, et sacro-sainte, et lettrée, et bienveillante presse française, l'un des trois ou quatre hommes dont, en cas d'ignominie, de déni de justice ou de lâcheté publique, on ose lire les articles sans crainte d'être écoeuré une fois de plus. M. Bauer n'a pas les idées des jeunes écrivains, mais il a toujours fait preuve envers eux d'un esprit compréhensif et d'une tolérance franche et large. Il n'a jamais refusé un compte rendu à une œuvre nouvelle, et il a toujours cherché à en dire ce qui lui semblait en être réussi, de préférence à ce qu'il n'en admettait ou n'aimait pas. Enfin, dans les choses de la vie, M. Bauer n'a, depuis des années, pas cessé de témoigner en faveur de tout ce que la jeune génération défendait. Il a écrit au sujet de tous les événements anarchistes des articles d'une énergie et d'une netteté qui pouvaient coûter cher à cette époque-là : il a soutenu Wagner et Ibsen, soutenu l'internationalisme artistique, soutenu Oscar Wilde dans la déroute et le honteux abandon de presque toute la littérature. Ce sont là des traits de caractère assez rares pour lui acquérir une sympathie de ceux qui pensent librement, en dehors des opinions d'art et des questions de personnes. Et s'il l'on songe, pour prendre un simple exemple, à la chronique que M. Bauer consacrait ré-